

## INTRODUCTION

### Langage, littérature et création à l'ère de l'intelligence artificielle : généalogies, mutations et enjeux critiques

Depuis la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, les bouleversements technologiques liés à l'informatique, puis au numérique, ont modifié en profondeur la manière dont nous produisons, diffusons et recevons la littérature. L'émergence de l'intelligence artificielle (IA) a amplifié cette transformation en marquant un tournant historique. Cette nouvelle ère, à l'intersection du langage et de la machine, constitue un champ de recherche d'une portée épistémologique inédite, riche d'enjeux éthiques, sociaux et sémiotiques. L'originalité de ce thème réside dans sa double nature : il s'agit à la fois de revisiter la création littéraire à l'ère de l'IA qui devient autrice, génératrice de sens, ou outil de réflexion, et de repenser les sciences du langage, à travers les humanités numériques, la linguistique computationnelle, les corpus annotés par IA et d'autres innovations scientifiques. La question est urgente : l'IA générative, omniprésente dans les médias et la vie quotidienne confronte la littérature et la langue à leur altération numérique, à la fois fascinante et dérangeante.

Pour la première fois, il devient possible que des systèmes non humains puissent participer à la création littéraire. Comme le constate Suzanne Gervais, « peut-on imaginer que les robots s'emparent un jour du domaine humain par excellence : la création ? L'hypothèse n'appartient plus à la science-fiction » (2017 : 103). Cette interrogation cristallise une inquiétude mais aussi une curiosité sur le devenir de l'écriture lorsque son auteur n'est plus nécessairement une personne de chair et d'os, mais un réseau de neurones artificiels capable d'apprendre des formes et d'en produire de nouvelles.

Pour autant, ce basculement ne se fait pas sans résistances. Gervais rappelle que « les machines sont programmées, elles ne sont pas capables d'empathie. Or, c'est l'un des ressorts de l'écriture littéraire. Difficile d'imaginer qu'un logiciel parviendra un jour à atteindre l'ironie en demi-teinte d'un Flaubert... » (2017 : 104). Cette déclaration semble dessiner une ligne de fracture entre l'IA et l'écrivain humain : la capacité à ressentir, à percevoir les nuances affectives et culturelles du langage, à produire des sous-entendus et des tonalités que seule une expérience vécue semble

permettre. Cette limite, réelle ou supposée, nourrit un débat de fond sur la définition même de la littérature et de ses critères de légitimité.

L'IA, pourtant, poursuit des objectifs clairs et circonscrits : « utiliser des données pour optimiser certains processus et/ou en automatiser d'autres » (Lebrun & Audet 2020 : 6). Dans le domaine littéraire, cela peut signifier assister un écrivain dans sa documentation, suggérer des formulations, ou encore générer un texte de manière autonome. Ce glissement s'inscrit dans une évolution plus large de l'écosystème culturel où le numérique, et en particulier Internet, ont profondément redéfini notre rapport au livre et à l'écrit. Bertrand Gervais identifie dans cette mutation l'origine d' « une peur de la disparition du livre », née « de l'apparition d'une nouvelle technologie, le numérique, et de l'une de ses réalisations les plus importantes, le réseau Internet » (2023 : n.p.). Kenneth Goldsmith, observateur aigu des changements introduits par le numérique, compare ce moment à une révolution technique antérieure : « Avec l'arrivée d'Internet, l'écriture vient de connaître son moment photographique » (2011). Autrement dit, l'écriture numérique déplace l'accent de l'originalité absolue vers de nouvelles compétences, telles que « la manipulation et la gestion de montages de textes » (2011). Cette perspective ouvre la voie à des pratiques que l'on pourrait qualifier de post-créatives, où l'agencement et la transformation de matériaux préexistants prennent autant d'importance que l'invention ex nihilo.

Ce qui se joue à l'intersection de l'IA et de la littérature dépasse largement la simple intégration d'outils dans la chaîne de production. Comme le note Aurora Amoris, « [l']intersection entre l'IA et la littérature ne se résume pas seulement à une intégration technologique ; elle implique également la refonte du langage, de la créativité et des formes narratives » (2025 : 73). Autrement dit, il ne s'agit pas seulement de demander ce que l'IA fait à la littérature, mais comment elle en transforme les fondements mêmes. Amoris ajoute que « l'essor de la littérature grâce à l'IA n'est pas seulement un changement dans le processus d'écriture ; c'est un phénomène qui transforme également la réflexion créative » (2025 : 74). Ce changement de paradigme ne fait pas l'unanimité. Jacques Bolo observe que certains critiques, face à l'IA, vont jusqu'à « proposer l'exclusion de la science-fiction du domaine littéraire légitime au nom de la validité psychologique » (1996 : 171), preuve que l'innovation technique peut encore susciter des stratégies d'exclusion au sein du champ littéraire. Pourtant, dès les premières expériences d' « usage littéraire de l'ordinateur », l'ambition était claire : « produire une autre littérature ou, plus exactement, une autre inscription communicationnelle du littéraire » (FeniXX 1994 : 22). Cette approche suppose que la valeur d'un texte ne se mesure pas uniquement à ses contenus, mais aussi aux conditions de son élaboration et aux modalités de sa circulation.

La réflexion sur l'IA appliquée au langage et à la littérature trouve son acte fondateur dans le célèbre article de 1950 où Alan Turing posait la question : « les machines peuvent-elles penser ? ». Plus de soixante-dix ans plus tard, Daniel Ventre rappelle que « l'intelligence humaine est l'unique forme d'intelligence visée par l'IA, celle qu'il s'agit d'imiter, de reproduire, d'atteindre » (2020 : 58). Ce rapport d'imitation, qui prend pour référence un modèle humain, explique pourquoi les représentations

culturelles de l'IA oscillent entre fascination et crainte. Madelena Gonzalez et Camille Habault constatent ainsi que « des scénarios catastrophes abondent dans la littérature et la culture contemporaine où l'IA et les robots rivalisent dans la lutte pour la domination ou la suppression de l'humain » (2024 : 55). Damon Mayaffre déclare que : « Rastier rappelle que le langage humain est un système symbolique, là où le langage informatique ne compose qu'avec des signaux, des bits ou des octets. Lire, critiquer, interpréter un texte artificiel, généré par une machine, semble tout simplement hors de propos. » (2025 : n.p.)

Ces imaginaires dystopiques se nourrissent de la nature même du « phénomène numérique multifacette », qui, selon Jérôme Béranger, « réunit les différents univers » et conjugue « vitesse, intelligence artificielle et ubiquité propre au numérique » (2021 : 3). Dans un tel environnement, la littérature, attachée à sa singularité, se heurte à une conception technologique de l'humain comme entité substituable. « La littérature cultive la certitude d'être irremplaçable et singulière, alors que la technologie incline à nous faire croire que nous sommes substituables et identiques » (Beaume-Dumaillet & Wienhold 2023 : n.p.). L'essor des récits non linéaires interactifs illustre concrètement la manière dont l'IA peut intervenir dans la structure narrative elle-même. Baptiste Campion souligne que la gestion de ces récits « devient rapidement problématique » car l'auteur doit anticiper les multiples parcours et les actions possibles du lecteur, ce qui conduit à « automatiser et assister la création » (2012 : 121). Ce type de narration n'aurait pas pu se développer à cette échelle sans l'apport conjoint de l'informatique et de l'intelligence artificielle. Les perspectives ouvertes par l'IA dépassent les enjeux strictement littéraires. Pedro Uria-Recio prédit que « les prochaines décennies seront une période de transformation pendant laquelle l'IA permettra l'amélioration de l'être humain à un niveau qui, jusqu'à présent, semblait relever de la science-fiction » (2024 : n.p.). Dans le domaine du langage, les progrès sont déjà visibles. Là où les premières technologies de traduction reposaient sur des « règles linguistiques et des dictionnaires prédéfinis » produisant des résultats souvent « littéraux et décontextualisés », l'IA a permis de passer « à un système dynamique et sensible au contexte » (StoryBuddiesPlay 2025 : n.p.). Cette transformation repose sur un principe central : « l'IA s'intéresse aux processus cognitifs mis en œuvre par l'être humain lors de l'accomplissement de tâches intelligentes » (Cadrey 1984 : 20) et « veut rendre explicite dans un ordinateur un processus inconscient chez nous » (Bonnet 1986 : n.p.). Le traitement automatique du langage naturel (TALN) en est l'illustration la plus nette, constituant « un pilier fondamental de l'intelligence artificielle » et se situant « à l'intersection de plusieurs disciplines » (Rey 2025 : n.p.). Dans ce contexte, Gilles Bonnet plaide pour « une poétique numérique » (2017), c'est-à-dire une approche critique capable de penser les effets spécifiques de la rencontre entre littérature et environnement numérique. Cette poétique doit intégrer la double réalité de l'IA : outil technique et acteur symbolique, force d'automatisation mais aussi catalyseur de nouvelles formes d'expression. L'IA n'est pas seulement un prolongement de l'informatique appliquée au texte. C'est une instance qui reconfigure nos conceptions de la création, de l'auteur

et du lecteur, et oblige la critique littéraire à réinventer ses catégories pour penser la littérature à venir.

Par conséquent, replacer l'intelligence artificielle dans le champ littéraire et linguistique suppose de reconnaître que cette confrontation entre la machine et l'écriture n'est pas une découverte récente mais l'aboutissement d'un long processus. Les débats actuels, nourris par l'essor des modèles génératifs et des environnements numériques, ne peuvent être compris sans revenir sur les expérimentations pionnières qui ont, dès les débuts de l'informatique, esquissé les premières formes d'automatisation du texte et d'assistance à l'écriture. L'IA littéraire d'aujourd'hui, avec ses promesses et ses inquiétudes, s'inscrit dans une généalogie complexe où se croisent philologie computationnelle, humanités numériques, ateliers d'écriture assistée par ordinateur et premières recherches en traitement automatique du langage. Ces jalons historiques montrent que chaque époque a tenté de penser, avec les outils de son temps, l'articulation entre calcul et langage, contrainte formelle et invention poétique.

Ainsi, les premières approches apparaissent dès les années 1980, avec ce que l'on a appelé la philologie computationnelle, parfois désignée sous les termes de philologie numérique ou informatique. L'objectif était alors de mettre les ressources de l'informatique au service de l'édition et de l'étude des textes. Dès 1987, par exemple, la création de la Text Encoding Initiative (TEI), un consortium international, proposait un cadre pour transcrire et baliser les textes littéraires et historiques de manière normalisée, permettant une meilleure circulation et comparaison des données entre chercheurs. Ces expérimentations rendaient possible des tâches jusqu'alors impensables à grande échelle, notamment, suivre l'évolution d'un manuscrit à travers ses différentes versions, identifier les variations d'un texte d'un siècle à l'autre, ou encore proposer des hypothèses sur l'attribution d'une œuvre anonyme grâce à l'analyse des styles d'écriture. Ces premières initiatives furent portées principalement par des chercheurs anglo-saxons. Aux États-Unis, Nancy Ide et Michael Sperberg-McQueen jouèrent un rôle déterminant dans l'élaboration des standards, tandis qu'au Royaume-Uni, Susan Hockey et Lou Burnard contribuèrent activement à leur mise en œuvre et à leur diffusion. Si cette dynamique initiale fut dominée par les milieux américains et britanniques, les chercheurs européens, notamment français, rejoignirent progressivement le consortium dans les années 1990, élargissant la portée internationale de la TEI.

Dans les années 1990 et 2000, se développent alors ce que l'on appellera les humanités numériques, qui s'étendent rapidement au champ de la linguistique et de l'analyse littéraire. Pierre Mounier précise que « Dans un contexte morose et déprimé, où les humanités classiques semblent dépassées et inutiles à un monde qui mise sur les sciences et les techniques, certains pensent pouvoir, malgré tout, sauver une tradition érudite multiséculaire en la refondant dans le grand creuset numérique » (Mounier 2019 : n.p.). Dans les années 2000, des outils comme Hyperbase (créé par Étienne Brunet, Université de Nice) ou TXM (mis en place à Lyon en 2010) ont permis d'analyser d'immenses corpus de textes littéraires ou journalistiques,

en dégageant des réseaux lexicaux, des thématiques récurrentes ou des évolutions stylistiques. D'autres logiciels comme IRaMuTeQ (2009) ou Voyant Tools (2011) ont démocratisé ces pratiques en les rendant accessibles à un public plus large. Grâce à ces innovations, il devenait possible de comparer automatiquement les romans de Balzac ou de Zola pour en dégager des tendances stylistiques, d'étudier la richesse lexicale d'un auteur, ou encore d'identifier les obsessions thématiques d'un écrivain sur l'ensemble de son œuvre. Ce double regard, à la fois analytique et interprétatif, ouvrait la voie à une manière renouvelée de faire dialoguer littérature et sciences. L'ordinateur n'était plus seulement un outil de stockage ou de diffusion, mais devenait un véritable partenaire de la recherche, capable de révéler dans les textes des régularités invisibles à l'œil du lecteur isolé.

Dans le prolongement de ces premières démarches scientifiques et techniques, un autre courant a ouvert la voie à une réflexion originale sur les liens entre littérature et contraintes formelles : il s'agit de l'Oulipo (Ouvroir de littérature potentielle). Fondé en 1960 par l'écrivain Raymond Queneau et le mathématicien François Le Lionnais, ce groupe d'auteurs et de chercheurs s'est donné pour mission d'explorer systématiquement la créativité née de la contrainte. Leur principe était simple mais fécond : montrer que la limitation volontaire — qu'elle soit lexicale, grammaticale, combinatoire ou mathématique — n'entrave pas l'imagination, mais au contraire la stimule. Queneau écrit : « Nous appelons littérature potentielle, la recherche de formes, de structures nouvelles et qui pourront être utilisées par les écrivains de la façon qui leur plaira. » (Queneau 1962). C'est dans ce cadre que Queneau a publié en 1961 son célèbre ouvrage *Cent mille milliards de poèmes*, un recueil de sonnets découpés en bandes interchangeables que le lecteur peut combiner à l'infini. Derrière ce jeu poétique se dessine une véritable anticipation des logiques algorithmiques de génération de textes. Le livre devient une machine à produire de la littérature. Au fil des décennies, l'Oulipo a multiplié les expérimentations et a inventé le procédé du S+7 (remplacer chaque nom d'un texte par le septième nom suivant dans le dictionnaire), les contraintes alphabétiques, les lipogrammes (comme le roman *La Disparition* de Georges Perec, publié en 1969, entièrement écrit sans la lettre « e »), ou encore les systèmes combinatoires complexes. Ces pratiques, longtemps considérées comme des exercices ludiques ou marginales, apparaissent rétrospectivement comme des préfigurations de l'écriture algorithmique actuelle. Elles montrent que la création littéraire qui a un critère « à la fois ludique et savant » (Loewe 1999 : 95) peut être pensée comme un jeu de règles et de calculs, ouvrant un espace où l'écrivain devient à la fois auteur et programmeur.

À partir des années 1970 et surtout dans les années 1980, l'Oulipo franchit une nouvelle étape en collaborant avec des informaticiens. Des figures comme Paul Braffort et Jacques Roubaud s'intéressent à l'informatique comme prolongement naturel de la combinatoire littéraire. En 1981, ils fondent l'ALAMO (Atelier de littérature assistée par la mathématique et les ordinateurs), qui se donne pour mission de mettre en œuvre, sur machine, les intuitions et les contraintes explorées par l'Oulipo. Les premiers programmes réalisés dans ce cadre visaient à générer automatiquement

des poèmes paramétrables, reprenant l'esprit de Queneau tout en profitant de la puissance de calcul des ordinateurs. L'ALAMO marque ainsi une étape importante dans l'histoire des relations entre littérature et technologies. Il s'agit de déléguer effectivement à la machine une part du processus de création. Ce basculement symbolise une première forme d'automatisation littéraire, qui prépare, à sa manière, les débats actuels autour de l'intelligence artificielle générative. En d'autres termes, bien avant l'essor des réseaux de neurones ou des grands modèles de langage, des écrivains et mathématiciens avaient déjà imaginé une littérature produite en dialogue avec la machine, plaçant l'ordinateur comme un partenaire de jeu et d'invention.

Dans le même temps, sur le plan de la recherche scientifique, des chercheurs se sont attachés à explorer les interactions directes entre intelligence artificielle et langage naturel. Dès la fin des années 1980, des figures comme Gérard Sabah, chercheur français en intelligence artificielle s'imposent dans ce champ naissant. Linguiste et spécialiste des sciences cognitives, il publie et coordonne plusieurs ouvrages collectifs, notamment la série *L'intelligence artificielle et le langage* (Hermès, 1988-1989), qui rassemble des contributions consacrées aux dialogues homme-machine, à la compréhension automatique, à la génération de paraphrases ou encore aux premiers systèmes d'interaction verbale. Ces travaux pionniers représentent les premières tentatives formelles de rapprochement entre linguistique, intelligence artificielle et traitement automatique des langues (TAL). En ce sens, la fin des années 1980 et le début des années 1990 marquent une étape charnière. L'intelligence artificielle appliquée au langage devient un véritable domaine de recherche porteur d'enjeux théoriques, pratiques et culturels. C'est à partir de ce moment que se dessine un horizon où l'ordinateur n'assiste plus uniquement l'écriture, mais aspire à reproduire certains aspects de la parole et de la pensée humaines.

Après ces premières recherches, la décennie récente a vu se multiplier les événements scientifiques consacrés à l'intelligence artificielle et à ses relations avec la littérature, la linguistique et les sciences humaines. Un moment particulièrement marquant fut le colloque « *IA Fictions/ Fictions et Intelligence Artificielle* », organisé par l'Université Paris 3 Sorbonne Nouvelle du 3 au 5 juin 2021. Premier colloque intégralement consacré à la place de l'intelligence artificielle dans la fiction, qu'il s'agisse de littérature, de séries, de jeux vidéo ou encore d'arts visuels, il a ouvert un vaste champ d'étude autour des représentations de l'IA, de leurs usages créatifs et critiques, ainsi que des transformations narratives suscitées par l'intégration d'algorithmes dans les dispositifs fictionnels. Cet événement a ainsi contribué à faire émerger une véritable cartographie des imaginaires contemporains de l'IA. Dans un registre plus directement interdisciplinaire, le colloque *A Conversation between AI and the Humanities*, tenu à Lyon les 14 et 15 novembre 2024, a placé au centre de la réflexion le dialogue entre intelligence artificielle et humanités numériques. L'objectif affiché était de favoriser les transferts méthodologiques, d'encourager la mise en commun d'outils et d'approches, et de dessiner de nouvelles directions de recherche où la technique et la culture cessent d'être cloisonnées pour devenir pleinement interdépendantes. C'est dans le prolongement de ces réflexions que s'inscrit

également le CIELL – Congrès International Éducation, Langues et Littérature à l’ère du numérique –, organisé à l’Université Hassan Premier de Settat les 27 et 28 novembre 2024, confirmant l’ancrage croissant de ces problématiques dans le paysage scientifique francophone et international.

À côté de ces grandes rencontres internationales, d’autres manifestations plus ciblées ont exploré des problématiques précises. Ainsi, la journée d’étude « Génération ou interprétation ? -L’IA en débat », organisée à l’Inalco le 3 mai 2024, a mis en dialogue la linguistique de corpus, l’informatique théorique et la sémiotique, afin d’interroger le statut sémiotique des productions issues de l’IA générative. Ce questionnement critique s’est poursuivi dans des événements littéraires comme la rencontre « Quand l’IA parle, entre linguistique et mimétisme », tenue à l’Université d’Angers en avril 2024, qui abordait notamment l’histoire et les enjeux contemporains de la traduction assistée par l’IA.

Ces réflexions scientifiques et académiques s’accompagnent de projets de recherche innovants. L’un des plus emblématiques est le projet Cré@lame coordonné par le Centre interdisciplinaire d’étude des littératures d’Aix-Marseille et lancé en 2024. Son ambition est de modéliser les processus créatifs à l’œuvre dans l’écriture littéraire depuis les brouillons et manuscrits jusqu’aux sessions d’écriture, afin d’enrichir les IA génératives d’une dimension spécifiquement littéraire et créative. Pour ce faire, le projet mobilise le logiciel Schnappi et ses extensions, qui permettent la transcription dynamique et l’analyse automatisée des traces d’écriture. Cette effervescence intellectuelle s’inscrit aussi dans une approche plus large, culturelle et historique. Le projet interdisciplinaire CulturIA, co-géré par la Sorbonne Nouvelle, le Centre Internet et Société et l’Inria, et articulé autour d’un carnet de recherche, de séminaires et de publications, propose de retracer l’histoire culturelle de l’intelligence artificielle. En se concentrant sur son imaginaire, ses représentations et sa réception sociale, il dépasse le seul fait technique pour envisager l’IA comme un objet de culture à part entière, inscrit dans des continuités symboliques, esthétiques et idéologiques.

L’intelligence artificielle et le numérique dans la langue et la littérature constituent donc un domaine hérité de la philologie computationnelle et de l’Oulipo, revisité par les humanités numériques et réactivé aujourd’hui par les enjeux artistiques, techniques et moraux. Renouveler cette discussion aujourd’hui, c’est répondre à l’urgence d’interroger la littérarité, les voix, la créativité face au numérique, mais aussi redéfinir les cadres analytiques et normatifs à l’intersection de l’humain et de l’artificialité. Cette nécessité se comprend d’autant mieux que les transformations en cours sont rapides et profondes. Les capacités des intelligences artificielles évoluent à une vitesse fulgurante. Elles bouleversent les pratiques de création, mais aussi les méthodes d’analyse littéraire, la critique et jusqu’à l’enseignement. Ce qui semblait stable il y a quelques années doit maintenant sans cesse être réexaminé, à la lumière des nouvelles possibilités offertes par la technologie. À cette accélération s’ajoutent des enjeux éthiques et sémiotiques cruciaux. La littérature générée par algorithmes, en particulier, soulève des interrogations profondes sur l’ontologie

du texte et sur la responsabilité de l'acte d'écriture. Le débat autour de la langue simulée, par exemple, met en évidence une question centrale : comment distinguer un acte de langage authentique d'un simulacre produit par une machine ? Cette interrogation, loin d'être purement théorique, engage la conception même de ce que nous appelons une œuvre littéraire, et impose un renouvellement constant des catégories d'analyse. Enfin, la création littéraire elle-même se trouve reconfigurée dans la mesure où l'IA devient un acteur direct de la littérature contemporaine. Des outils de génération automatisée aux brouillons augmentés, en passant par des formes de co-création inédites entre humains et machines, elle transforme significativement les pratiques d'écriture et d'édition. Cette évolution oblige à repenser la place des auteurs, des éditeurs et des lecteurs, mais aussi la formation et les méthodes d'analyse textuelle. C'est ainsi tout l'écosystème de la littérature qui se trouve réinventé, à mesure que l'*artificialité* se fait partenaire et parfois rival de la créativité humaine.

Tous ces constats montrent à quel point la réflexion sur l'intelligence artificielle et la littérature ne peut plus se limiter à une approche technique ou théorique. Elle doit désormais se nourrir d'analyses pluridimensionnelles, attentives aux mutations actuelles. C'est précisément dans cette perspective que s'inscrit le présent numéro spécial qui rassemble des articles qui explorent la manière dont l'intelligence artificielle reconfigure notre rapport à la langue, au texte et à la création littéraire. S'il ne s'agit pas de réduire le phénomène à un simple outil technologique, ces contributions en révèlent au contraire la puissance heuristique, poétique et critique. Le parcours proposé s'organise selon une progression allant du langage et de la cognition, vers les formes nouvelles de la textualité et de la création littéraire numérique, avant de s'achever sur les imaginaires, mythiques et psychanalytiques, que suscite l'IA.

Le numéro s'ouvre sur l'article de Fatima El Kinani et Nora El Alaoui, « Métaphores conceptuelles à l'ère de l'IA : l'inférence et l'analogie, entre traitement naturel et traitement automatique », qui aborde la capacité de l'IA à reproduire les mécanismes inférentiels du langage métaphorique. Les autrices rappellent que la métaphore constitue un processus cognitif fondamental, structurant notre rapport au monde et à la pensée. En confrontant le traitement naturel du langage humain à celui de modèles récents d'intelligence artificielle, elles analysent les écarts entre la compréhension analogique humaine et les inférences générées par la machine. Cette étude montre par ailleurs que si les modèles d'IA identifient des métaphores conceptuelles simples, ils échouent à saisir les métaphores affectives, enracinées dans l'expérience sensible et émotionnelle. Ce constat révèle le fossé entre cognition humaine et computationnelle, tout en ouvrant la voie à une coopération cognitive où l'IA agit comme instrument d'exploration du sens. Ainsi, la métaphore devient le terrain privilégié du dialogue entre langage, pensée et calcul algorithmique, inaugurant le numéro sur une réflexion linguistique et épistémologique d'une grande portée.

Dans le prolongement de cette approche du langage, Hicham Yougsassen, dans « Langues, communautés virtuelles et durabilité : vers une communication éco-discursive », aborde la dimension sociolinguistique et écologique des environnements

numériques. En s'appuyant sur une enquête menée auprès de participants issus de communautés linguistiques en ligne, l'auteur met en exergue la manière dont les pratiques discursives numériques participent à la diffusion des valeurs du développement durable. L'article articule ainsi la sociolinguistique, la communication environnementale et la théorie du développement durable. Yougsassen propose la notion d'éologie communicationnelle, selon laquelle la langue, la technologie et la participation collective doivent être mises en équilibre pour favoriser une inclusion véritable. Les résultats de l'étude révèlent à la fois les potentialités des réseaux numériques comme espaces de sensibilisation et de co-construction des savoirs, et leurs limites, liées à la domination linguistique de l'anglais et à la complexité terminologique. Ce texte, d'une grande portée éthique, élargit ainsi la réflexion sur la langue à une perspective éco-discursive, et conçoit la communication numérique comme un espace d'invention de pratiques responsables et collaboratives, capables de transformer les comportements et de refonder une citoyenneté environnementale partagée.

À la croisée de la linguistique et de la poétique, Abdelhakim Moucherif, dans « Crédation et réception du texte poétique à l'ère du numérique », examine la poésie numérique en insistant sur son caractère hybride, fondé sur la rencontre entre texte, image, son et animation. Son analyse replace d'abord cette création dans l'histoire des avant-gardes du XXe siècle, qui avaient déjà ouvert la voie à une poétique de l'hétérogénéité et de la matérialité expressive. À l'aide de l'approche sémio-rhétorique d'Alexandra Saemmer, de la théorie de la réception et de l'imaginaire selon Gilbert Durand, l'article montre comment la poésie numérique exploite les potentialités du dispositif informatique pour transformer la perception du poétique. L'animation, les jeux typographiques, les trajectoires visuelles ou les répétitions créent des gestes de lecture et produisent des effets de sens qui déplacent la littérarité vers les marges du dispositif. Le lecteur n'est plus un observateur passif, mais un participant engagé, invité à interagir avec l'œuvre et à contribuer à la construction du sens. Moucherif met également en avant la dimension critique de ces pratiques qui résistent aux logiques marchandes et normatives du numérique, en rappelant que la poésie numérique invente des formes exigeantes, expérimentales et profondément novatrices. L'ensemble révèle un champ en pleine mutation, où la poésie se redéfinit par l'hybridité et l'expressivité dispositive.

La question des genres littéraires se poursuit avec l'article de Chayma Laatiris et Salma Fellahi, « La littérature de voyage à l'ère du numérique : mutations et constantes ». À travers une étude du blog de voyage, les autrices montrent comment le passage du carnet manuscrit à la forme hypermédia transforme le rapport entre réalité, récit et subjectivité. En adoptant une approche généalogique et littéraire, elles démontrent que le blog voyage constitue une réécriture numérique du carnet traditionnel. Le blog de voyage devient un espace polyphonique et interactif qui abolit la frontière entre auteur et lecteur, entre récit intime et publication collective. L'analyse des blogs *Miles and Love* et *Le Sac à dos* révèle que l'écriture viatique est à la fois multimodale, dialogique et immersive, intégrant texte, image, son et commentaire dans

un dispositif où le voyage s'éprouve autant qu'il se raconte. Les autrices mobilisent les concepts d'extimité et d'immersion narrative pour montrer que le blog crée une nouvelle forme d'écriture de soi partagée, où le sujet se construit dans la relation numérique à l'Autre. Le texte souligne ainsi l'émergence d'une géopoétique en réseau qui fait du voyage une expérience esthétique, sensorielle et collective. Ce texte constitue un moment charnière du numéro, où la littérature numérique apparaît comme un lieu d'hybridation générique, identitaire et technologique.

Ces transformations formelles trouvent un écho dans les études consacrées à la fiction interactive et hypertextuelle. Bouchra Eddahbi, dans « Les modalités de la fragmentation et de l'hybridation dans le roman hypertextuel : le cas de *Poreuse* de Juliette Mézenc », montre comment Juliette Mézenc élabore une forme narrative fondée sur la fragmentation, l'interactivité et l'hybridation médiatique. Le roman apparaît comme un espace mouvant où les fragments, reliés par une architecture d'hyperliens, construisent une expérience de lecture multiple et non linéaire. L'article replace cette écriture dans l'histoire du concept d'hypertexte et souligne la portée esthétique de la rupture avec les normes du récit imprimé. La fragmentation y est pensée comme une manière d'échapper aux systèmes clos et d'épouser la mobilité d'un monde instable, tandis que l'hybridation s'affirme comme un geste créatif qui fait dialoguer texte, image, couleur et supports numériques. Mézenc confère au lecteur un rôle décisif : en naviguant entre les noeuds du texte, celui-ci recompose l'histoire selon son propre parcours, ce qui transforme profondément les conditions de production du sens. Eddahbi met ainsi en lumière les mutations du littéraire au sein du numérique, où l'œuvre se présente moins comme un ensemble clos que comme une structure ouverte, immersive et continuellement réinventée par l'acte de lecture.

De leur côté, Ghassan Elibrabimi et Rachid Souidi interrogent la littérarité des textes générés par intelligence artificielle en prenant comme cas d'étude Gemini 1.5 Flash. Leur démarche suit quatre étapes : rappeler les définitions historiques et théoriques de la littérature, analyser le concept de littérarité issu de Jakobson et de ses prolongements critiques, décrire les différents modes de génération textuelle, puis examiner un texte généré par l'agent conversationnel. L'article souligne la difficulté inhérente à définir la littérature, oscillant entre critères formels, institutionnels, esthétiques et herméneutiques. À partir des théories de Barthes, Genette, Riffaterre ou Compagnon, les auteurs montrent que la littérarité ne réside ni exclusivement dans la mimésis, ni dans la seule réception, mais dans une pluralité d'effets : polysémie, ambiguïté, complexité formelle, activation des compétences interprétatives du lecteur. L'analyse du texte produit par Gemini révèle qu'il est capable d'intégrer plusieurs traits traditionnellement perçus comme littéraires comme la structuration narrative, les motifs symboliques, la cohérence thématique et le travail sur la langue. Toutefois, les auteurs insistent sur un glissement essentiel : dans le contexte de l'IA, la littérarité devient moins affaire de production que de réception. Ce sont les stratégies de lecture, l'horizon d'attente et l'engagement herméneutique du lecteur qui confèrent à ces textes leur statut littéraire. L'étude ouvre ainsi la voie à une redéfinition du littéraire à l'ère numérique.

Les deux articles de Abdelghani Brija et de ses co-auteurs concluent le parcours en ramenant la réflexion vers le champ de l'imaginaire et de la subjectivité.

Tout d'abord, dans « L'intelligence artificielle comme figure de l'imaginaire littéraire dans *Fantasia* de Laura Sibony », Brija met en évidence la manière dont Laura Sibony reformule l'imaginaire de l'IA en le détachant du discours technophobe ou du récit futuriste. L'autrice construit une vision où la machine devient un révélateur des tensions humaines, de nos contradictions et de la tentation de dépasser nos propres limites. En analysant l'inscription de l'IA dans un ensemble de figures mythiques – du Démiurge à Prométhée, du Double au Golem –, Brija montre que Sibony réactive des motifs archétypaux pour interroger les enjeux spirituels, symboliques et existentiels associés à la création technique contemporaine. L'hybridité narrative du recueil, qui oscille entre fragments poétiques, réflexions essayistiques ou expérimentations satiriques, reflète la mobilité constitutive de cette nouvelle figure littéraire. L'examen du récit autour de Napoléon et du Turc mécanique illustre la confrontation entre logique machinique et imagination humaine, cette dernière affirmant son pouvoir par la ruse et la transgression. L'ensemble montre comment *Fantasia* déplace la réflexion sur l'IA vers une interrogation de la subjectivité et du langage, transformant la technologie en acteur poétique et en moteur de métamorphoses esthétiques plutôt qu'en menace pour la littérature.

Enfin, dans « Psychanalyse de l'intelligence artificielle dans *Fantasia* : une lecture lacano-freudienne », coécrit par Abdelghani Brija, Bouchra Eddahbi et Kaoutar Sallami, les auteurs lisent l'IA comme révélateur de l'inconscient collectif, c'est-à-dire, miroir du double, du fantasme et du désir qui met en scène la déssubjectivation propre à l'ère numérique. En s'appuyant sur Freud et Lacan, l'article montre que *Fantasia. Contes et légendes de l'intelligence artificielle* de Laura Sibony transpose dans la fiction les structures mêmes de l'inconscient : division du sujet, refoulement, pulsion de mort et forclusion du symbolique. À travers un corpus composé de cinq nouvelles, les auteurs analysent comment l'IA agit comme un miroir déformant, révélant les mécanismes de la projection, du narcissisme et de l'angoisse. Cette contribution relit l'intelligence artificielle comme un symptôme contemporain de la perte du sujet. L'IA y est abordée comme un opérateur de forclusion du symbolique, un langage sans inconscient qui élimine le désir au profit de la répétition et du calcul. Brija, Eddahbi et Sallami révèlent ainsi comment *Fantasia. Contes et légendes de l'intelligence artificielle* reconduit, sous la forme littéraire, les impasses de la subjectivité moderne. Ces deux contributions forment une véritable clôture herméneutique du numéro, où le langage algorithmique rejoue le langage de l'inconscient, et où la littérature demeure le lieu d'élaboration des grandes figures symboliques de notre temps.

Pour conclure, Taha Mssyeh et Sabah Filali Belhaj analysent *Le héros dont vous êtes le livre* de Yakkafo, œuvre interactive élaborée via Twine et Moiki, afin d'examiner ses caractéristiques cybertextuelles et ludiques. L'article montre que ce récit rompt radicalement avec la prose linéaire en proposant un texte « annotateur », constellé de prompts, de zones lacunaires et d'hyperliens qui invitent le lecteur à intervenir

directement dans la construction narrative. Dans le cadre théorique d'Espen Aarseth, la fiction de Yakkafu relève d'une textualité ergodique : chaque avancée dans l'histoire dépend des actions du lecteur-joueur, qui remplit des pointillés, choisit parmi plusieurs embranchements et façonne l'intrigue selon ses propres décisions. Les auteurs montrent que ce dispositif hybride met en crise les frontières entre auteur et lecteur : celui-ci devient co-auteur, miroir de ses propres choix, engagé dans une expérience réflexive où se mêlent immersion et mise à distance. L'étude souligne également la dimension ludique de la prose, assimilée à un cadavre exquis : multiples contributions, combinatoire imprévisible, créativité collective. En situant l'œuvre dans un ensemble plus large de fictions interactives francophones, Mssyeh et Filali Belhaj révèlent les enjeux esthétiques et herméneutiques d'une littérature fondée sur l'interactivité, l'ouverture du texte et la transformation continue du sens. Ce type de narration réinvente les modalités de réception et redéfinit les catégories traditionnelles de la lecture littéraire.

En définitive, en réinterrogeant la notion d'auteur, de texte et de sujet à la lumière des algorithmes, les contributions réunies ici font apparaître un espace inédit où se croisent calcul et imagination, simulation et symbolique, humanité et artificialité. Si la machine écrit, traduit, interprète et rêve désormais à nos côtés, c'est à la littérature qu'il revient d'en déchiffrer les implications les plus profondes pour y lire, comme dans un miroir, la part la plus vulnérable et la plus inventive du langage humain. Ce numéro s'inscrit ainsi dans une démarche d'ouverture et de dialogue entre les disciplines, mais surtout entre les voix humaines et machinées qui composent désormais le paysage de la création.

### Références bibliographiques

- AMORIS, Aurora (2025), *L'art de l'Intelligence Artificielle : Les nouvelles frontières de la créativité*, N.p. : Independently published.
- BEAUME-DUMAILLET, Véronique – WIENHOLD, Gaëlle (2023), *Spécialité Humanités, Littérature et Philosophie en fiches. Terminale*, Paris. : Éditions Ellipses.
- BÉRANGER, Jérôme (2021), *La responsabilité sociétale de l'intelligence artificielle*, Kiribati : ISTE Editions Limited.
- BOLO, Jacques (1996), *Philosophie contre intelligence artificielle*. Paris. : Lingua Franca.
- BONNET, Alain (1986), *L'intelligence artificielle : promesses et réalités*, Paris : InterÉditions.
- CADREY, Sylviane (1984), « L'intelligence peut-elle être artificielle ? », dans BEZARD, G. (dir.), « Sur les variétés de langue », *Recherches en linguistique étrangère*, vol. IX, Besançon : Presses universitaires de Franche-Comté, 17-54.
- CAMPION, Baptiste (2012), *Discours narratif, récit non linéaire et communication des connaissances : Étude de l'usage du récit dans les hypermédias de vulgarisation. Approches narratologique et sémio-cognitive*, Louvain-la-Neuve : Presses universitaires de Louvain.
- FENIXX (1994), *Littérature et informatique : la littérature générée par ordinateur*, N.p. : Fenixx réédition numérique.
- GERVAIS, Bertrand (2023), *Un imaginaire de la fin du livre : Littérature et écrans*, Montréal : Presses de l'Université de Montréal.
- GERVAIS, Suzanne (2017), « Quand l'intelligence artificielle s'empare de la littérature », *Études* 2017/1, 103-104. <https://doi.org/10.3917/etu.4234.0103>.

- GOLDSMITH, Kenneth (2011), *Uncreative Writing. Managing Language in the Digital Age*, New York: Columbia University Press.
- GONZALEZ, Madelena – HABAULT, Camille (2024), « Des artistes de silicium ? IA et robots sur le devant de la scène. Technicité et créativité dans le théâtre contemporain en Europe », dans Collectif, *Intelligence artificielle, culture et médias*, Québec : Presses de l'Université Laval, 55-72. <https://doi.org/10.1515/9782763758787-005>.
- LEBRUN, Tom – AUDET, René (2020), *L'intelligence artificielle et le monde du livre : Livre blanc*, Québec : Littérature Québécoise Mobile.
- LOEWE, Siegfried (1999), « Jacques Roubaud – Le cycle labyrinthique des Hortense », dans NEUHOFER, M. – OLLIVIER, Ch. (dir.), *Oulipo-poétiques : actes du colloque de Salzburg, 23-25 avril 1997*, Allemagne : Gunter Narr Verlag, 95-110.
- MAYAFFRE, Damon (2025), « François Rastier, *L'I.A. m'a tué. Comprendre un monde post-humain* », Paris, Éditions Intervalles, 2025, 148 pages », Corpus 27. <https://doi.org/10.4000/1415g>.
- MOUNIER, Pierre (2019), *Les Humanités numériques : Une histoire critique*, Paris : Éditions de la Maison des sciences de l'homme.
- QUENEAU, Raymond (1962), *Entretiens avec Georges Charbonnier*. Paris : Gallimard [cité d'après : LESCURE, Jean (1973), « Petite histoire de l'Oulipo », dans *Oulipo, La littérature potentielle (Créations, Récréations, Récréations)*, Paris : Gallimard].
- REY, Patrice (2025), *Intelligence Artificielle pour les Enseignants*, Norderstedt (Allemagne) : BoD.
- STORYBUDDIESPLAY (2025), *IA pour les applications et services de traduction linguistique en temps réel*, N.p. : StoryBuddiesPlay.
- URIA-RECIO, Pedro (2024), *Comment l'IA transformera notre avenir : Comprendre l'intelligence artificielle pour être à l'avant-garde. Apprentissage automatique. IA générative. Robots. IA quantique. Superintelligence*.
- VENTRE, Daniel (2020), *Intelligence artificielle, cybersécurité et cyberdéfense*, Royaume-Uni : ISTE Editions Limited.

Assia Marfouq  
(éditrice invitée, Université Hassan Premier de Settat)  
Emmanuel C. Bourgoin Vergondy  
(éditeur de la revue, Université de Saint-Jacques-de-Compostelle)

